

Aux sept coins de l'opéra

london-by-art, publié le 06/01/2018 à 19:04

Exposer l'opéra sous toutes les coutures demande de prendre la mesure des enjeux qui lui sont associés. Le titre choisi par le V&A pour sa nouvelle exposition, « Opera, Passion, Power and Politics », n'en résume qu'une partie. En s'associant avec le Royal Opera House, le V&A nous régale des yeux et des oreilles dans ce parcours guidé par sept premières d'opéra dans sept villes. Si le choix par nécessité de restriction se fait subjectif, ne mentionnons pas la quasi-absence de la France, il permet néanmoins d'articuler de manière efficace et chronologique l'évolution de l'opéra sous des angles variés et parfois inattendus : l'impact du féminisme, la rivalité entre villes et systèmes politiques, la voix populaire, les courtisanes, les coffee houses... Un parcours limité géographiquement donc mais qui mérite la visite mais en s'accordant le temps d'y rester pour s'imprégner de la musique proposée. Si le visiteur pressé doit s'abstenir, un public amateur autant que mélomane y trouvera dans chaque coin des détails qui lui ouvriront les portes d'un autre monde.



Opera: Passion, Power and Politics, 27 September 2017 (c) Victoria and Albert Museum, London

Parcourir plus de 400 ans d'opéra ne peut que se faire partiellement mais commencera certainement dans l'Italie de la Renaissance. Cette première section permettra au visiteur de découvrir les clefs d'une exposition multi-sensorielle qui ouvrira l'imaginaire d'une période unique dans l'histoire dont le seul nom Venise évoque toute la dimension. Centre de la mascarade et des jeux, de la liberté et des plaisirs, la république de Venise se doit de protéger son indépendance et son mode de vie face à sa rivale, Rome. Le V&A n'hésitera donc pas à présenter autant des instruments de musique que la richesse des ustensiles de table synonymes des échanges commerciaux de la ville pour sa dentelle et son verre, que les tableaux rappelant l'importance des musiciens dans la vie sociale vénitienne.



Opera: Passion, Power and Politics, 27 September 2017 (c) Victoria and Albert Museum, London

Pour illustrer la richesse culturelle de Venise et sa luxure, la figure de la courtisane permet de résumer autant la place de ces femmes dans la splendeur de la ville que leur rôle en tant que musicienne (comme Barbara Strozzi) ou cantatrice (Anna Renzi). Le portrait de Barbara Strozzi rappellera la nécessaire alliance entre une survie possible grâce à son talent de musicienne mais également grâce à ses charmes de courtisane. Une autre vitrine qui exposera un costume contemporain de Petra Reinhardt pour *Les Fêtes Vénitienes* (un opéra-ballet d'André Campra) permettra de faire le parallèle entre les chaussures à plateforme contemporaines et les chopines vénitienes portées par les courtisanes et les femmes nobles entre

1400 et 1700, qui n'ont d'ailleurs rien à leur envier au niveau de la hauteur. Ce costume très aéré, inspiré d'une illustration de Pietro Bertelli qui montre une courtisane soulevant le pan de sa robe provient d'un livre des collections du V&A également exposé, rappelant comment les artistes contemporains s'inspirent des documents de l'époque. Quant au choix de Monteverdi et de son opéra (*L'incoronazione di Poppea*, 1642) présenté pour la première fois pour la saison du Carnaval, il résume décadence et luxure, scandale et ambition au niveau des thèmes et une forme encore simple de l'opéra composé de récitatifs et d'arias. C'est à cette époque que l'opéra sortira de l'ombre des concerts privés pour entrer dans le domaine public.

Nous n'en révélerons pas plus et laisserons au public le plaisir de découvrir les villes et opéras suivants : Londres avec Haendel et son *Rinaldo* (1711), Vienne avec *Les Noces de Figaro* (Mozart, 1786), Milan et *Nabucco* de Verdi (1842), Paris avec *Tannhäuser* de Wagner (1861), *Salomé* de Strauss à Dresde (1905) et pour Leningrad *Lady Macbeth de Mtsensk* de Chostakovitch (1934).



Opera: Passion, Power and Politics, 27 September 2017 (c) Victoria and Albert Museum, London

A chaque ville et chaque opéra seront associés des détails qui témoignent de la petite histoire plutôt que de la grande. Le choix de privilégier les coffee houses à

Londres (plus de 2000 en 1700), pour la liberté de paroles qu'elles permettent et leur vent révolutionnaire, peut paraître surprenant. Et pourtant ces maisons dans lesquelles s'achetaient les billets d'opéra, autant que l'impact qu'aura eu le grand incendie sur la rénovation moderne de la ville, résument pourtant très bien le bouillonnement commercial, scientifique, culturel et politique sous le règne de la reine Anne (1702-14). Ouvert aux différentes influences, de même que l'opéra, Londres attirera de nombreux artistes et artisans, nous ne citerons que le savoir-faire des Huguenots ou la figure emblématique que représentera le castra dont le seul nom de Farinelli faisait frémir ses admiratrices. Cela ne va certes pas sans des tensions qui peuvent résonner à nos oreilles contemporaines quant à la menace que pouvait représenter pour le théâtre traditionnel le succès de *Rinaldo* en 1711 de Haendel, le premier opéra en italien avec une mise en scène des plus modernes au niveau du décor mobile qui fera sensation (et qui sera recréé pour l'exposition) mais sera l'objet de vives critiques.

« Nos petits enfants seront curieux de savoir pourquoi leurs ancêtres avaient l'habitude d'être comme un public d'étranger dans leur propre pays pour écouter des pièces dans une langue qu'ils ne comprennent pas » (*The Spectator*, 21 Mars 1711) pouvait-on lire dans la presse à l'époque.

Ces critiques seront également résumées par les gravures d'Hogarth représentant ces chanteurs d'opéra comme des étrangers avec des masques d'animaux. Les compositeurs anglais comme Henry Purcell développent leur style en anglais mais les entrepreneurs reconnaissent l'attrait commercial de la popularité des opéras en italien. La création de nouveaux théâtres comme celui de Haymarket subira la pression du profit commercial, se faisant également le lieu des bals masqués qui permettront de financer les dépenses des productions, l'opéra reposant sur des mise en scènes élaborées et des chanteurs vedettes.



Opera: Passion, Power and Politics, 27 September 2017 (c) Victoria and Albert Museum, London

L'opéra se fait donc non seulement le carrefour des arts et des cultures mais aussi des enjeux idéologiques, linguistiques, politiques, commerciaux et de la censure. Une mention très bien sera notamment accordée aux deux dernières sections avec l'importance accordée aux discours psychanalytiques et féministes qui entourent l'opéra moderniste avec le personnage de Salomé et les censures qu'il connaîtra à Berlin ou Vienne d'où le rôle que jouera Dresde comme nouvelle plateforme artistique. Le public pourra également apprécier les œuvres du groupe expressionniste *Die Brücke* qui complémentera très bien les différentes mise en scène de l'opéra avec les magnifiques illustrations d'Audrey Beardsley, les costumes de Salvador Dali, mais également la révolution chorégraphique qui s'en suivra avec les figures clés comme Maud Allan ou Loïe Fuller. Mention spéciale pour le film silencieux *Salomé* de Charles Bryant (1923), inspiré de l'esthétique du travail d'Audrey Beardsley et joué par Alla Nazimova (une actrice russe bisexuelle immigrée à Hollywood). Cette œuvre considérée comme un des premiers films d'art américain contraste parfaitement par sa sobriété des lignes modernistes à la projection d'un extrait beaucoup plus sanglant de la mise en scène contemporaine au Royal Opera House en 2008.

Quant à la section sur Leningrad, qui rassemble des documents de propagande et d'avant-garde encore jamais réunis hors de Russie, le destin et le travail tout à fait extraordinaire du jeune compositeur Chostakovitch pour renouveler les formes de l'opéra seront très bien analysés dont le travail mélodique pour *Lady Macbeth de Mtsensk*.



Opera: Passion, Power and Politics, 27 September 2017 (c) Victoria and Albert Museum, London

Petit bémol néanmoins pour la section finale qui tente de faire place à des premières plus contemporaines en projetant des extraits notamment de Benjamin Britten, Philip Glass, Stockhausen et George Benjamin dans d'autres villes que celles présentées dans l'exposition. Ce bouquet final n'apporte pourtant rien de mieux sinon laisser le visiteur sur sa faim quant à l'évolution contemporaine d'une forme d'art internationale, interculturelle et transdisciplinaire que cette exposition avait su si bien révéler jusqu'à lors.

Karine Chevalier